

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

François Ewald
Luc Ferry
Pierre-Henri Gouyon

**Les Sciences
humaines
sont-elles
des sciences
de l'homme ?**

023633794

1

F O R U M D I D E R O T

*Les sciences humaines
sont-elles des sciences
de l'homme ?*

langage par...
Centre d'Études de Valenciennes (Université Paris 7 -
Diderot), dirigé par Pierre Bidart, et par l'Association
Nigérite dans le partenariat avec Dominique Lecourt.
publié avec La Revue et les Presses Universitaires de
France.

DF-58 02 1003 52020



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

16

51

1999-22457

FORUM DIDEROT

FORUM DIDEROT

Collection dirigée par
Pierre Fédida et Dominique Lecourt

DL-29 05 1998 23056



ISBN 2 13 049410 2

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1998, avril

© Presses Universitaires de France, 1998
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Philosophes, scientifiques, juristes... font état de leurs recherches et de leurs interrogations face aux rapides mutations des sciences du vivant. Cette rencontre est le *Forum Diderot*.

Imaginée par Pascal Nouvel, elle est organisée par le Centre d'Études du Vivant (Université Paris 7 - Denis-Diderot), dirigé par Pierre Fédida, et par l'Association Diderot dont le président est Dominique Lecourt, en partenariat avec *La Recherche* et les Presses Universitaires de France.

Ont participé à ce Forum :

François Ewald

Pierre Fédida

Luc Ferry

Pierre-Henry Gouyon

Dominique Lecourt

Débat animé
par Pascal Nouvel



Sommaire

- 7 Avant-propos
- 11 Après Foucault..., *par Dominique Lecourt*
- 19 Humain, trop humain, *par François Ewald*
- 27 Notre histoire n'est pas notre code, *par Luc Ferry*
- 38 Génétique, darwinisme et sciences de l'humain, *par Pierre-Henri Gouyon*
- 53 Sciences humaines, sciences de l'homme, sciences de la nature : le laboratoire transversal de Freud, *par Nicole Delattre-Derec*

Avant-propos

Merci à nos invités d'être ici et merci à tous ceux grâce à qui ce cinquième Forum Diderot peut se tenir ce soir ; ce Forum dont l'intitulé est, comme d'habitude, une question : « les sciences humaines sont-elles des sciences de l'homme ? »

Je voudrais, en guise d'introduction, indiquer ce qui me paraît être le point crucial du débat. Bien entendu, il n'est pas indispensable que chacun soit du même avis sur ce point, c'est même au contraire quelque chose que nous attendons puisque le but de ce forum est précisément de déplacer la « crucialité » des questions, si je puis dire.

La question est : les sciences humaines sont-elles des sciences de l'homme ? Mais, les sciences humaines, de quoi pourraient-elles bien être les sciences ? Si ce sont des sciences, ce ne sont certainement pas celles du cochon d'Inde ni celles de la girafe. Mais est-ce que ce sont bien des sciences justement ? Les sciences humaines sont-elles des sciences ?

Si vous allez à Marseille et que vous vous rendez à l'église Notre-Dame-de-la-Garde, vous pourrez voir les ex-voto des marins rescapés d'un naufrage. Il s'agit de tableaux de taille variable où sont représentées les circonstances d'un drame en mer et qui sont généralement accompagnés d'une courte légende. Ces ex-voto, ou tableaux votifs, constituent en fait l'accomplissement d'un vœu souvent fait au moment le plus critique du naufrage au cours duquel le marin en

perdition eut la présence d'esprit d'en appeler à la protection de Notre-Dame-de-la-Garde.

En voyant ces tableaux qui sont nombreux – plusieurs centaines (je n'exagère pas, bien qu'en effet tout cela se soit passé à Marseille) – comment ne pas être impressionné par la puissance de Notre-Dame-de-la-Garde ?

Mais comment aussi ne pas se souvenir de l'aphorisme 46 du *Novum Organum* publié à Londres en 1620 où sir Francis Bacon (qui n'était pas peintre comme son homonyme contemporain, mais qui avait tout de même une idée assez précise de ce qu'il fallait penser de certaines peintures) écrit ceci : « Il répondit correctement celui qui, voyant suspendus dans un temple les tableaux votifs de ceux qui s'étaient acquittés de leurs vœux après avoir échappé au péril d'un naufrage, et pressé de dire si enfin il reconnaissait la puissance des dieux, demanda en retour : "Mais où sont peints ceux qui périrent après avoir prononcé un vœu ?" »

Eh bien, lorsque aujourd'hui dans les rayonnages des bibliothèques on regarde les innombrables volumes qui sont rangés sous la rubrique « sciences humaines » : psychologie, sociologie, anthropologie... ou bien, lorsque dans les annuaires des universités on voit la liste impressionnante des laboratoires et groupes de recherche rattachés à des départements de sciences humaines, comment ne pas être convaincu que ces sciences existent bel et bien et qu'il existe, par conséquent, une connaissance scientifique de l'homme ? Mais ne pourrait-il pas se faire que, comme les ex-voto de Notre-Dame-de-la-Garde, ces signes impressionnants ne représentent rien d'autre que les vœux de ceux qui les ont produits : le vœu de voir la connaissance de l'homme élevée au rang de science ? Le fait que certaines

Deuxièmement, la proximité de l'observateur et de l'observé « quand il s'agit de connaître l'homme »... somatique, psychique, cognitif, social ou historique... n'implique ni l'abandon d'un projet de connaissance rationnelle de l'univers, ni une spécialisation de l'humain dans le champ symbolique-culturel. Ilse Grübriitch-Simitis résume bien la situation après un siècle de malentendus science-psychanalyse : « Partout on observe l'amorce d'une nouvelle connexion théorique de psychè et de soma, qui semble autoriser un dépassement progressif des oppositions cartésiennes corps-âme, cerveau-esprit, sciences naturelles-sciences humaines, de même qu'une atténuation de la dichotomie objet-sujet. Éviter que l'héritage freudien ne s'isole du discours des sciences voisines signifierait de transmettre la position épistémologique complètement neuve qui fut celle de Freud et qui se situe entre les sciences naturelles et les sciences humaines. »¹

J'ignore ce que l'auteur entend sous le titre de sciences humaines et je crois que Freud en aurait récusé la signification ; mais l'originalité de sa position épistémologique aujourd'hui comme hier ne consiste pas dans une situation *intermédiaire* entre deux types de sciences ou de « logiques descriptives » pour parler de façon plus technique ; au contraire, cette confusion entre la grammaire de l'explication (comme dans les sciences de la nature) et la démarche interprétative (comme en esthétique) a bien souvent été remarquée et portée à juste titre au discrédit du freudisme. L'originalité de sa position n'est pas dans un entre-deux

1. Ilse Grübriitch-Simitis, *Introduction au 12^e essai de métapsychologie de Freud* (1985).

discursif dont il est bien difficile d'admettre qu'il puisse être érigé en idéal scientifique ! Lui-même ne le pensait pas et admettait que la *limite scientifique* de la psychanalyse était précisément son langage théorique emprunté à divers corpus comme la physiologie, la physique, la chimie ; mais aussi l'économie, les sciences politiques, les sciences sociales¹. Freud ne revendiquait pas comme un exploit d'être obligé à une conceptualité aussi mélangée. Mais il s'en excusait « à cause de la nature de l'objet lui-même », de la même façon qu'il écrivait avec un certain humour : « Je ne puis m'empêcher de remarquer que les comptes rendus de cas que je rapporte ressemblent à des romans ou à des nouvelles, et sont de ce fait privés de l'empreinte de gravité de la science. Mais la nature de l'objet en est davantage responsable que mes propres préférences... » Freud donc n'a jamais considéré que le langage descriptif qu'il avait inventé pour sa métapsychologie fût le moins du monde un langage susceptible un jour de connaître une traduction dans les termes de la physique, de la chimie ou de l'anatomie du cerveau. La terminologie de la métapsychologie pas plus que les topologies de l'appareil psychique ne sont à prendre comme une description de l'*édifice* cérébral mais de son *échafaudage* psychique². Et bien que la neurophysiologie moderne fournisse une certaine vraisemblance neuronale à des concepts comme ceux de déplacement, fusion-intégration, investissement par quantités d'énergie, inhibition, refoulement, annulation rétroactive, elle ne prouverait jamais que le modèle du *cerveau* imaginé par Freud pour l'édifice était loin d'être invraisemblable en

1. Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920) ; *Abrégé* (1938).

2. Freud, *L'interprétation des rêves*, chapitre 7 (1900) ; *L'inconscient* (1915).

particulier sur la question du rêve. Mais « l'objet » dont il s'agit en psychanalyse est l'échafaudage psychique *implémenté* (comme diraient aujourd'hui les chercheurs en intelligence artificielle) dans un édifice cérébral. Or entre un édifice et l'échafaudage qui le soutient autant qu'il est soutenu par lui, il y a une différence de matériaux et d'organisation : qui veut connaître l'échafaudage pour remédier à ses failles n'a à se préoccuper de l'édifice qu'approximativement et dans ses grandes lignes ; disons à seule fin de vraisemblance architecturale générale. C'est pourquoi, à mon avis, les psychanalystes ont à se préoccuper de l'apport des neurosciences afin de vérifier au fur et à mesure si l'échafaudage qu'ils explorent peut être tenu pour celui de l'édifice, car au cas contraire leur savoir n'aurait aucun intérêt. Les avis sont partagés autant chez les neurobiologistes que chez les psychanalystes, mais il est bien possible que certains d'entre ces derniers ne risquent pas d'avoir à détruire le meilleur de leur connaissance de l'échafaudage, à condition de s'entendre sur ce qui est le meilleur. Mais le plus compétent des spécialistes de l'édifice ne serait pas spécialement compétent pour réparer l'échafaudage, et l'intérêt de le connaître quand il s'agit d'explorer le bâtiment est évidemment nul ; sinon pragmatiquement dans la mesure où l'échafaudiste pourrait indiquer les points faibles de l'exploration en cours par exemple sur l'activité onirique. « L'étude du rêve, écrivait Freud en 1900, et d'une façon plus générale d'une fonction psychique isolée, ne saurait nous apporter de conclusions touchant la structure et le fonctionnement de l'esprit dans son ensemble. Ce but ne peut être atteint que par une étude comparative de toute une série de fonctions et activités, qui seule permettrait de dégager des éléments constants. Il en résulte

que les hypothèses auxquelles nous aura conduit l'analyse des processus du rêve devront être acceptées à titre temporaire, si on peut ainsi dire, jusqu'à ce qu'on puisse les rattacher aux résultats d'autres recherches, qui, parties d'autres points, s'efforceront d'élucider les mêmes problèmes. » Freud avait donc une façon plus raisonnable que beaucoup d'autres de concevoir les conditions d'un rapprochement entre les hypothèses de la psychanalyse et les résultats d'autres approches des mêmes problèmes¹.

Car en troisième position, son originalité personnelle sur des questions devenues plus actuelles qu'elles ne l'étaient est d'avoir compris que le dualisme discursif n'impliquait pas la dualité ontique, bien qu'il reste inévitable selon la façon de considérer « la chose ». Cerveau, soma, esprit sont la même chose, partie de la nature vivante diversement organisée : « de la boule protoplasmique exposée à l'action destructrice nivelante des formidables énergies extérieures », en passant par la différenciation soma-germen, l'apparition de la sexualité et de la mortalité individuelle, jusqu'à la différenciation soma-psychè de l'entité capable de perception endo-psychique, chez les humains. Ignorer l'organisation de l'activité psychique intériorisée lorsqu'on se prétend psychologue ou psychiatre... reviendrait à ignorer la remarquable invagination morphologique que constitue la différenciation des cellules germinales de leur enveloppe somatique, lorsqu'on est biologiste. Il y a donc des raisons biologiques générales à puiser dans la longue

1. J. Allan Hobson, *Le cerveau rêvant* (1988). Bien qu'il s'amuse beaucoup des théories de Freud dont il ne connaît manifestement rien, l'auteur en confirme pourtant un certain nombre.

histoire des organismes, qui justifient de considérer l'organisation psychique des humains comme un objet de connaissance autonome, sans nier à titre de programme le principe d'une explication homogène des phénomènes universels.

Sur la question *sciences de la nature, sciences de l'homme, sciences humaines*, Freud a donc tenu une position d'une grande originalité précurseuse. « Que feront-ils de mes théories après ma mort ? se demandait-il ; mes recherches sont à la base d'une philosophie très sérieuse ; peu de gens le comprennent ; il y en a très peu qui sont capables de le comprendre. » Cette philosophie très sérieuse est bien l'aboutissement du parcours dont il rêvait dans ses lettres de jeunesse : « de la zoologie à la philosophie... » ; elle consiste à la fois à boucler et à clore le domaine psychique dans la biologie, « sur le roc de l'anatomie », et pourtant à trouver dans la longue série des développements de l'entité organique individuée des raisons d'avoir inventé la psychanalyse. Car sur « la question » de l'homme dans la nature, la plupart des grands systèmes philosophiques n'ont guère fait autre chose que de substantialiser le concept du sujet de la connaissance dans une ontologie séparée ; comme l'écrit Freud en 1932, « la philosophie n'est pas contraire à la science, elle se comporte elle-même comme une science, travaille en partie avec les mêmes méthodes, mais s'en éloigne dans la mesure où elle s'accroche à l'illusion de pouvoir livrer une image du monde cohérente et sans lacunes, qui doit pourtant s'écrouler à chaque nouveau progrès de notre savoir. Méthodologiquement, elle fait fausse route en surestimant la valeur de connaissance de nos opérations logiques, et en reconnaissant encore

d'autres sources de savoir, comme l'intuition....La *Weltanschauung* scientifique affirme qu'il n'y a pas d'autre source de connaissance du monde que l'élaboration intellectuelle d'observations soigneusement vérifiées, ce qu'on appelle donc la recherche... » Or aujourd'hui, les sciences biologiques font plus que donner raison au raisonnement par lequel certains philosophes, par exemple Spinoza, ont pourtant démontré que « l'homme n'est pas un empire dans un empire » mais le croit grâce à son ignorance des causes des choses. La « question » de l'homme peut alors devenir une véritable question, c'est-à-dire un sujet de recherches quant à ses caractères spécifiques. Or de nos jours, et en particulier dans le développement des sciences cognitives et de l'intelligence artificielle, il ne semble pas que le concept de l'homme dans la nature ait été sensiblement modifié par la révolution biologique, et il va toujours de soi que la supériorité de nos fonctions cognitives est le trait le plus caractéristique de notre espèce. Pourtant la question du caractère distinctif de l'humain se pose aujourd'hui *sérieusement*, c'est-à-dire autrement que dans le cadre d'une *Weltanschauung* rationaliste, antirationaliste ou cynique ; elle se pose en paléontologie, en biologie du développement, en immunologie, en neurosciences, et il serait pour le moins paradoxal qu'une anthropologie scientifique en ignorât les données. En assimilant par une équation définitionnelle le concept technique de *traitement de l'information* et des termes confus s'il en est comme « esprit » ou « mind », on dirait qu'un grand nombre de scientifiques et de philosophes contemporains ont procédé à une de ces opérations magiques de sauvetage de l'humain... par son esprit ! Pourtant si l'on en croit les données de la biologie, le caractère réellement distinctif de l'humain serait plutôt

dans sa morphologie verticale et sa néoténie, la prématurité de sa naissance et la lenteur de sa croissance, la plasticité de son cerveau et sa dépendance de l'environnement maternel, et surtout le renforcement dans son espèce du rôle central de son système nerveux *organique*, dans la corrélation de ses systèmes sensori-moteur, neuro-endocrinien, immunitaire et, selon toute vraisemblance, psychique. Dans ce système vivant qu'est l'homme, il est donc assez raisonnable de croire que les performances cognitives et logiques qui ont permis à certains de spéculer sur la question, puis de l'explorer sérieusement, constituent un caractère périphérique, une sorte de caractère spécifique *secondaire* comme on parle de caractères sexuels secondaires. « Dans les recherches futures, la science du cerveau cherchera à comprendre ce phénomène unique dans la biologie du développement : l'état des régulateurs morphogénétiques d'un organisme immature dépend de l'affection et de l'intérêt que lui portent des êtres conscients plus adultes, et de la manière dont les cerveaux de ces êtres de la génération précédente ont été programmés avec des rituels culturels et des croyances au cours de leur propre enfance. »¹

Mais en attendant l'avenir, il semble qu'une science de l'homme ne soit possible qu'à des carrefours entre les sciences biologiques, sociales et psychologiques ; la fulgurante percée des sciences humaines unifiées par le paradigme structuraliste ou dans l'irréductibilité de l'expérience existentielle a bel et bien consisté à construire une anthropologie séparée et, plus grave, une épistémologie d'exception réhabilitant sous des termes sophistiqués l'idée

1. Université d'Oxford, *Le cerveau* (1987).

d'après laquelle il existerait d'autres moyens de connaissance que la recherche comparative sur des données empiriques. L'ironie de l'histoire est que la psychanalyse a beaucoup servi, grâce à l'entreprise discutable à plusieurs égards de Jacques Lacan, à construire un tel champ imaginaire sous la rubrique du symbolique et du signifiant, et à défaire le freudisme de sa fidélité à la pensée biologique des naturalistes et des explorateurs du vivant. Mais de façon plus générale l'ambition du projet des sciences humaines peut s'apprécier après coup comme l'effet d'une incompréhension bien compréhensible devant les profonds bouleversements de l'épistémologie au cours du siècle : d'abord dans la physique théorique, ensuite dans les sciences du vivant. Il n'est pas certain que l'investissement du champ culturel par les sciences cognitives (qu'on ne saurait soupçonner de militer en faveur de l'exceptionnalité humaine) ne procède pas d'une identique incompréhension de la pensée biologique : en posant définitionnellement que tout système où circule de l'information peut être décrit de la même façon sans tenir réellement compte des composants du système, elles risquent de renouveler l'aventure structuraliste. Appliquée à l'étude des faits humains intrapsychiques et culturels, individuels et collectifs, la pensée structuraliste et systémique évacue en réalité la question de l'origine de la culture dans l'expérience des humains. Or Freud avait sur cette question simple mais néanmoins cruciale une position longtemps jugée scandaleuse malgré son évident bon sens anthropologique : d'où pourraient bien provenir les inventions culturelles qui semblent constituer autant de milieux, d'*Umwelt*, de conditions d'existence, de structures et de systèmes autonomes, sinon de l'activité psychique très particulière des humains ? C'est-à-dire leur pré-

maturité constitutionnelle, leur longue enfance précoce à de nombreux égards, leur vulnérabilité aux chocs de la nouveauté, et leur capacité à faire face par le moyen détourné de la *simulation de l'advenu*? Aujourd'hui où l'existence et la fonction protectrice des cultures humaines semblent aussi dangereusement menacées que le concept même de l'individualité, il serait souhaitable que les sciences travaillent à rebours vers l'exploration de *missing links* entre leurs différentes rationalités, plutôt qu'à construire de nouveaux paradigmes de scientificité. Mais il est fort vraisemblable aussi que le mouvement des connaissances accuse maintenant deux directions différentes : l'une qui repose sur un projet de *regroupement* (comme les sciences cognitives), l'autre de *spéciation* (comme la psychanalyse), sans qu'il y ait matière à préférence philosophique. Car comme le prévoyait Spinoza, la connaissance des individualités singulières proviendra de la connaissance des lois universelles de la nature, elle n'en fera pas l'économie.

Nicole Delattre-Derec.

Nicole Delattre-Derec enseigne la philosophie dans un lycée. Son champ de recherches porte sur le statut épistémologique de la métapsychologie de Freud à la lumière des sciences biologiques de l'évolution. Elle est plus soucieuse de la philosophie analytique contemporaine que de la phénoménologie.

